

cinéma en luttres *enfin pris ?*



Enfin Pris ?

rencontre avec pierre carles

prendre une veste après l'avoir retournée

0:36



dossier cinéma

L'ex-trublion du PAF, tricarard depuis cinq ans sur le petit écran, ajoute une pierre de plus à son édifice perso de contre-information. Après *Pas vu pas pris*, l'auteur de *La Sociologie est un sport de combat* nous livre avec *Enfin pris ?* la suite logique et la conclusion probable d'un discours dissident sur les médias. Daniel Schneidermann, l'animateur d'*Arrêt sur images* sur France 5, fait ici les frais de la méthode Pierre Carles qui, si elle fait toujours mouche, prend sur la fin du film la tournure inattendue de l'auto-psychanalyse. Rencontre avec l'ennemi public numéro un.

La critique des médias est un sujet qui semble vous tenir particulièrement à cœur...

Je ne suis pas certain que la critique des médias soit le vrai sujet de *Enfin pris ?* Il est plutôt question des parcours des uns et des autres, qui débouchent sur d'éventuels retournements de veste. C'est aussi un film sur le fait de laisser tomber à un moment donné certains idéaux de jeunesse, ce qui n'est pas spécifique à la télévision. Mais je parle de choses que je connais, qui me sont intimement proches, et je les travaille avec une matière autobiographique.

Peut-on considérer le film comme une suite de *Pas vu pas pris* ?

La première séquence de négociation au téléphone sur l'éventuel retour de Bourdieu dans l'émission de Schneidermann date de 1997. Elle est contemporaine de celle avec Karl Zéro qui clôt *Pas vu pas pris*. Des thèmes sont donc récurrents et, en même temps, le film est ailleurs, dans un autre registre, même si en apparence il s'agit d'une sorte de suite. On retrouve le personnage de Pierre Carles dans

d'autres aventures, mais il a changé, mûri, et il est sans doute moins naïf à la fin de *Enfin pris ?* Ce personnage reviendra peut-être dans un autre film, mais il n'y a pas eu de volonté au départ de construire une continuité entre ces films. Ce qui est devenu *Enfin pris ?* a failli être un prologue de *La Sociologie est un sport de combat*. On voulait expliquer pourquoi on déroulait un film de deux heures vingt consacré à Pierre Bourdieu sans qu'il y ait de contradicteurs – critique qui a d'ailleurs été faite à la sortie du film. La réponse est *Enfin pris ?*

Comment procédez-vous ? Vous archivez tout sur tout ?

J'archive énormément et à un moment, les choses prennent leur place naturellement. Certaines font sens après coup, comme la séquence où Messier est invité à *Arrêt sur images*. Il faut se remettre dans le contexte de l'époque : Messier était très consensuel à ce moment-là. C'était le chouchou des médias, et trouver anormal que l'on se comporte ainsi avec lui sur un plateau de télévision n'était pas évident à première vue.

Enfin pris ?
France, 2002, 1h33
Sortie le 2 octobre

Réalisation
Pierre Carles
Production
CP Productions
Distribution
Cara M.



Vous payez des droits pour l'utilisation de ces images ?

Non. A partir du moment où l'on porte un regard critique sur des images, pour la plupart déjà diffusées, il me semble que l'on n'a pas à payer de droits d'utilisation, ni même à en demander l'autorisation, sinon on ne les obtiendrait jamais ! Ce n'est pas forcément légal, mais tout à fait légitime. On prend souvent les gens à leur propre jeu... Si on fait un arrêt sur *Arrêt sur images*, Schneidermann n'a rien à dire, car on fait finalement ce que devrait être son boulot. C'est vrai qu'un esprit vindicatif traverse le film, vouloir à tout prix venger Bourdieu qui a été maltraité par cette émission et par la télévision en général. Je tenais absolument à ce que le film ne nie pas cette dimension, mais cela lui ôte-t-il pour autant toute qualité ? Est-ce que cela disqualifie les arguments avancés ou les archives ? Je ne crois pas.

Une critique circulait bien avant les premières projections du film : vous vous en preniez à la mauvaise personne...

C'est une très mauvaise critique. De la même manière, énormément de gens acceptaient *Pas vu pas pris* jusqu'à ce que Karl Zéro apparaisse. De nombreux spectateurs admettaient qu'on tape sur TF1 ou France 2, mais coïnciaient lorsqu'on en arrivait à Canal+, tellement ils étaient intoxiqués par le discours ambiant. Ici, on aura probablement le même phénomène. Mais la plupart des gens qui sortent de la salle sont quand même bousculés dans leurs certitudes. Des hommes politiques au patrons de multinationales, le pouvoir se déplace, et on se fait avoir parce qu'on ne voit pas ce déplacement. Même chose pour la censure. Ce qui apparaissait dans *Pas vu pas pris* est désormais une forme archaïque de censure, des procédés beaucoup plus modernes et subtils sont en train de se mettre en place, y compris à travers des émissions dites critiques comme *Arrêt sur images*. Et c'est là que je ne me suis pas trompé de cible : cette émission a une responsabilité d'autant plus importante qu'elle est censée détecter ce genre de glissements. En disant "attention, la télé a changé, voilà maintenant comment on censure, en invitant des gens dont les discours sont dissidents et en les mettant dans des dispositifs tels qu'ils ne peuvent pas développer correctement leurs opinions". En ne le faisant pas, elle reproduit le système et, en plus, elle occulte ces phénomènes nouveaux. On me dit que c'est une toute petite émission qui ne fait pas vraiment d'audience, ce qui est vrai. Mais

il faut aussi mesurer son influence. Les spectateurs d'*Arrêt sur images* sont en majorité des profs. Elle a donc un pouvoir bien supérieur à son audience. Je ne tire pas sur une ambulance, au contraire. Cette émission est au cœur du système.

Le fait d'en venir à critiquer ceux qui prétendent critiquer la télévision serait-il logiquement le dernier volet de cette réflexion ?

Je ne pense pas que je m'embarquerai à nouveau dans un film sur la télévision. Je n'y travaille plus depuis cinq ans, et je n'ai plus de matière intéressante pour raconter autre chose que ce que j'ai déjà raconté à travers *Pas vu pas pris* et *Enfin pris* ? Je pense que la boucle est bouclée.

N'est-ce pas aussi un constat d'échec que de devoir faire un film sur la télé, au cinéma ?

Oui et non. Les films sont vus au cinéma avec une attention et une qualité d'écoute particulière. Je préfère que mes films soient vus tranquillement en salle, et qu'on en débattenne après. De plus, pour des documentaires, mes films ont un certain impact. *Pas vu pas pris* a atteint les 160 000 entrées.

Vos films en salle ne risquent-ils pas de servir d'alibi de la même façon que les émissions dites de contre-culture ?

Peut-être. Il faudrait que quelqu'un fasse un film là-dessus... Ils ne passent que dans des réseaux indépendants, et le risque est qu'ils ne touchent que des gens déjà convaincus ou avertis. C'est emmerdant, mais en même temps c'est moral que l'argent revienne à des indépendants. Même Marin Karmitz avait refusé *Pas vu pas pris* contre l'avis de son programmeur, ce qui est rare. Karmitz prétendait qu'il était mauvais. Il avait juste oublié d'expliquer qu'il était également lié à Canal+ en tant que producteur. On peut légitimement avoir peur des reprécipitations de Canal+ parce qu'on passe dans son réseau un film pareil. Mais alors il faut l'assumer, au lieu de donner des leçons d'indépendance et se coucher. Même son excuse sonne faux dans la mesure où il est obligé de programmer des films qu'il n'aime pas ou qu'il ne voit pas. C'est rigolo de voir ces gens soi-disant de gauche donner de grandes leçons de morale et se comporter eux aussi comme des censeurs. Mais il va finalement prendre *Enfin pris* ?



Danger travail

Pierre Carles ne fait pas uniquement de la critique des médias ou des portraits de sociologues. Avec deux compères, Christophe Coello et Stéphane Goxe, il prépare un long métrage documentaire sur la question du travail, en arpenter différentes villes d'Europe et en ramenant des portraits de déserteurs du système. En attendant ce film qui s'annonce passionnant, les mêmes ont concocté en guise d'apéritif une compilation de sujets de leur cru sur la question, faisant régulièrement l'objet de projections-débats et disponible en vidéo sous le titre *Danger travail*. (NS)

Infos et commandes sur www.rienfoutre.org

Le bloc-notes

DE BERNARD LANGLOIS

Politis,

LE TRUBLION DU PAF

Le vieux psy, malicieux comme un ouistiti, tire sur sa bouffarde et lâche une dernière saillie. Quelque chose comme : « *Je me demande si ce que nous venons de faire est bien conforme à l'éthique !* » Le sourire dément qu'il est vraiment tараudé par la question...



Carles et son psy : d'une irrésistible drôlerie.

Elle se pose pourtant, en effet. Est-il bien licite de livrer un personnage public (en l'occurrence Daniel Schneidermann, journaliste au *Monde* et présentateur d'« *Arrêt sur images* » sur France 5) à une sorte de psychanalyse sauvage contre son gré, en tentant de mettre au jour sa personnalité (forcément duplice) par le truchement d'un professionnel du divan invité à commenter quelques bribes de ses prestations télévisées ? « *Hum, hum !* », semble dire Jean-Paul Aribat (le psy en question), qui vient pourtant de se prêter au jeu avec une jubilation non dissimulée. Elle rejoint la nôtre : cette séquence finale d'« *Enfin pris ?* » (3), qui nous montre Pierre Carles, allongé comme il se doit, et l'homme de l'art dans son fauteuil comme il se fait, regardant les images d'un petit magnétoscope que son faux patient tient à la main, est d'une irrésistible drôlerie. Tout le film est drôle d'ailleurs, enlevé, intelligent, émouvant parfois, quand il nous donne à revoir la belle tête tout en rides d'humanité d'un Pierre Bourdieu trop tôt disparu. C'est le meilleur film de Carles, qui, après *Pas vu, Pas pris* et *la Sociologie est un sport de combat*, bâtit mine de rien une œuvre qui n'est point négligeable. Ce trublion du PAF, tricar sur toutes les chaînes, poursuit son travail de dynamitage du système médiatique. Avec des bouts de ficelle et des méthodes contestables (l'enregistrement systématique de conversations téléphoniques à l'insu de ses interlocuteurs), mais d'une redoutable efficacité. Si c'est Schneidermann qui est cette fois sur la sellette, accusé d'avoir « *peu à peu perdu sa capacité de critique vis-à-vis de la télévision pour finir par jouer un rôle de soupape de sécurité, de régulateur, de paravent qui ne remet jamais fondamentalement en cause le média lui-même* », d'autres vieilles gloires du petit écran en prennent aussi, au passage, plein la gueule. Cavada, par exemple, dans un accablant numéro de fatuité grossière face à Bourdieu, au cours d'un « *Arrêt sur images* » qui fit date – et polémique. Carles l'insolent est un peu à la télévision ce que Christine Angot est à la littérature : de ces personnages qu'il est préférable de ne pas trop fréquenter si l'on tient à préserver ses jardins secrets. Et, comme la romancière, il se met volontiers en scène, au risque de se faire taxer du même narcissisme que celui qu'il reproche à ses victimes. Il en est du reste conscient : « *Il semble difficile – écrit-il dans l'avant-projet de son film – de ne pas m'interroger aussi sur ma propre place, sur le rôle que je joue consciemment ou à mon insu dans ce système* ». Reste un vrai travail utile de démystification, et ludique en plus, dont la sincérité est indéniable ; et aussi ce rapport à Bourdieu, quasi filial et si touchant.

Ne manquez pas, en salle, *Enfin pris ?* Et continuez à regarder « *Arrêt sur images* », qui reste malgré tout une des rares occasions que nous donne la télé d'explorer ses petits vices et de découvrir ses grosses ficelles. Vous aurez gagné au passage un surplus d'esprit critique, c'est toujours bon à prendre !



Le retour de l'éternel refoulé du PAF. De telles fixettes, ça vaut bien un tour sur le divan ?

Enfin pris ?

Daniel Schneidermann dans le viseur du franc-tireur Pierre Carles.



Ce film, il faudra le chercher, mais sa très modeste distribution cache une estimable ambition : être vu. Pour ceux qui auraient raté les épisodes précédents, Carles est ce pierrot lunaire aperçu à la télé chez Rapp ou Dechavanne, sitôt viré qu'il était engagé, puis dûment étiqueté « électron libre du PAF », manière comme une autre d'être enfermé. Doux paradoxe, le studieux potache a trouvé une forme de salut au cinéma, d'où il nargue, fort d'un fan-club cloué au fauteuil par ses tours de pince-sans-rire, la mère-télé indigne, unique objet de son ressentiment maniaque. *Pas vu pas pris* traquait les mensonges pas toujours pieux de certains ténors cathodiques. *La sociologie est un sport de combat* hissait Pierre Bourdieu sur le piédestal d'une admiration après tout légitime.

Ce nouveau film opère une synthèse. Il part de Bourdieu, coupant à l'éloge funèbre (le sociologue est mort en janvier dernier) pour mieux se fixer sur... Daniel Schneidermann. Le producteur-animateur d'*Arrêt sur images* avait, à la suite des grèves de l'hiver 1995, convié Bourdieu face à un panel de ténors cathodiques – Durand et surtout Cava da ne sortent pas grandis des extraits redifusés. Bourdieu, auteur du pamphlet *Sur la télévision*, avait ensuite boudé. On voit Carles, en 1997, titiller son vieux copain

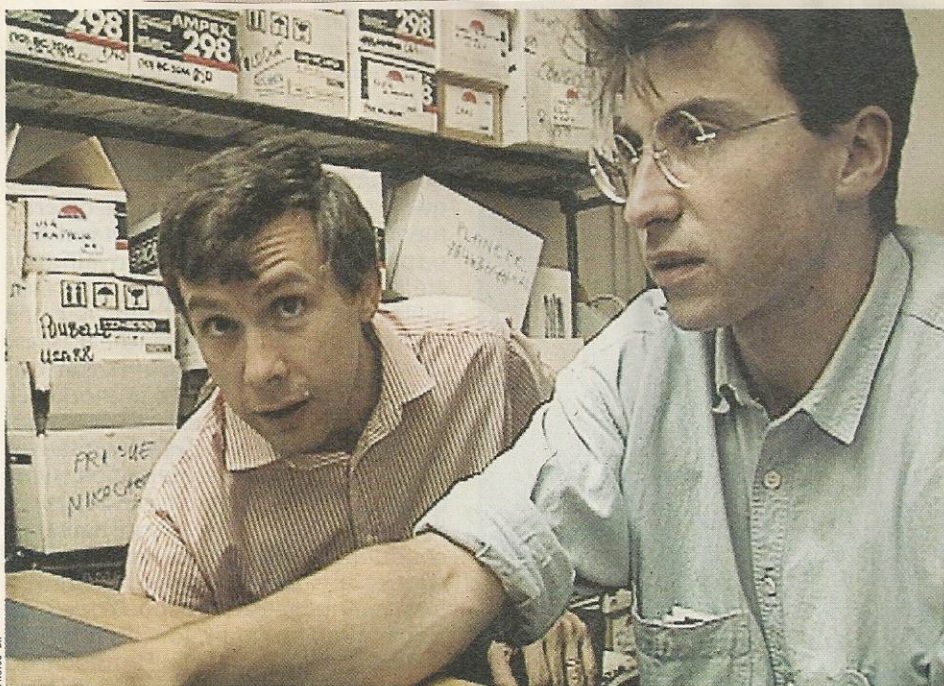
Schneidermann en lui proposant de réinviter Bourdieu. Schneidermann rit jaune. Quelques années auparavant, Carles et lui avaient un projet commun de documentaire « animalier » sur le comportement des élites. L'affaire fit flop. Leurs chemins divergeant, l'un, arrivé, s'est retrouvé dans le collimateur de l'autre, éternel franc-tireur.

On n'est jamais plus critique et sévère qu'avec celui qu'on aurait pu devenir. Carles assume tellement sa fixette sur Schneidermann qu'il en vient à se mettre en scène lui-même allongé sur le divan d'un psy – un de ses anciens profs. Ce papy Freud au perpétuel sourire à poil blanc distille d'une voix aiguë son fluet diagnostic. Sa présence comique est d'un effet irrésistible, on n'est pas loin de Woody Allen ou de Nanni Moretti. Cette longue séquence donne aussi la clé du film – et, à rebours, des précédents : le petit Caméscope où défilent les images de l'autre (Schneidermann), censées prouver sa schizophrénie, est un miroir. Pierre Carles finit par rire comme un gosse, et nous avec, de s'y voir au fond en quête de lui-même. Chez celui qui s'échappe, il y a toujours le secret désir d'être pris ●

François Gorin

Français (1h30). Réalisation : Pierre Carles. Image : P. Carles. Montage : Gilles Bour, Claire Painchault, Bernard Sasia. Musique : Jay-Jay Johanson. Avec : Pierre Carles, Daniel Schneidermann, Pierre Bourdieu. Prod. : C-P Productions. Distr. : Cara M.

“Enf Laté



Daniel Schneidermann (à g.), journaliste célèbre et animateur sur France 5 d'«Arrêt sur images», et Pierre Carles (à dr.), plutôt pamphlétaire, pas vraiment célèbre.



Pierre Carles (à g.) joue à Daniel Schneidermann

C'est l'histoire d'une amitié avortée, d'une complicité perdue. Dans les années 80, Pierre Carles et Daniel Schneidermann sont deux potes. Le premier, on le subodore, admire le second, déjà journaliste au *Monde*. Il aime son impertinence.

Car le Schneidermann modèle années 80 n'hésite pas à «se faire», en direct, la star montante des médias, Serge July, qu'il accuse, sur le plateau de Bernard Pivot, devant des invités médusés par tant d'audace, d'avoir retourné sa veste.

On retrouve les deux compères, Schneidermann et Carles, devant une table de montage. Leur projet : montrer, à la manière d'un documentaire animalier, le fonctionnement des hommes politiques devant les caméras. Les deux journalistes semblent bien s'amuser, même si M6, la chaîne commanditaire, ne donne pas suite – et on devine pourquoi – au projet.

Oui, mais voilà, cette complicité est brisée là. Voilà le sujet du film de Pierre Carles, *Enfin pris* : comprendre pourquoi son ancien copain devient une star des médias et pourquoi lui, Pierre Carles, est quasiment interdit d'antenne, réfugié politique des médias et éditeur d'un mensuel pam-

phlétaire *PLPL* (*Pour lire pas lu*) que chacun lit en cachette. Un film de paranoïaque ? On le craint en prenant sa place. On se trompe : «Pierre Carles, le film» est bien plus drôle que «Pierre Carles, le journal». On jubile, en lisant le pamphlet anti-PAF, de pénétrer dans les coulisses des vanités parisiennes. Mais on est un peu gêné par le ton virulent, et la chasse aux sorcières inversée à laquelle se livre le pamphlétaire.

Par Philippe Cohen

Qu'est donc devenu Daniel Schneidermann, *a priori* si respectable pour son émission du dimanche matin sur France 5, «Arrêt sur images», l'une des rares où la télévision laisse filtrer un regard supposé

critique sur elle-même ? Comment en vouloir à celui qui donne de lui-même, depuis des années, l'image d'un homme honnête mais aussi celle d'un honnête homme, curieux de tout et surtout si rigoureux ? Pierre Carles prend le spectateur par la main. Et, en deux tours de manivelle, il s'attache à démonter ce qu'il appelle une «imposture». Il utilise pour cela les mêmes subterfuges que ceux qu'il ont fait connaître dans son film précédent : la caméra cachée, l'opposition entre le journalisme télé «fardé» et le journalisme sans fard.

Messier, oui, Bourdieu, non !

Précisément, dans le cas raconté dans le film, le journalisme sans fard se passe dans la salle de maquillage où Jean-Marie Messier se prépare. Schneidermann, qui a refusé à Pierre Bourdieu une émission sans contradicteur, l'accepte de bon cœur pour J6M. S'adressant à l'ex-patron de Vivendi, Schneidermann le questionne : «On peut vous demander quelques chiffres sur Vivendi ? N'ayez pas peur, on en a juste besoin pour la présentation, ce n'est pas pour l'antenne. Ce sera beaucoup plus glamour...» Tout est dit. Aujourd'hui, au moment où Jean-Marie Messier est lynché par tous les médias, le rush du maquillage est savoureux pour le spectateur et terriblement meurtrier. Autre séquence, Pierre Bourdieu à «Arrêt

«Enfin pris», de Pierre Carles Lé sans fard...



«psychalyse» (1), et revient sur le «match» Durand-Cavada-Bourdieu (à g.) sur le plateau d'«Arrêt sur images» (2), où l'heureux Jean-Marie Messier trônait, lui, seul... (3).

sumages». Pour le «contredire», Schneidemann, lui-même auteur d'un petit paphlet contre le sociologue (1), a invité des virtuoses du débat télévisuel : Jean-Marie Cavada et Guillaume Drand. Au pays de la simple arithmétique, on dirait que c'est un match à trois contre un. A «Arrêt sur images», on appelle ça un débat pluri-lisé. Durand et surtout Cavada manifestent une telle vélocité rhétorique que le sociologue parvient difficilement à placer un mot. Jean-Marie Cavada surtout, qui

visiblement un compte à régler, tient à montrer de façon virulente qu'«il ne s'en laisse pas conter». Le tout en ponctuant ses diatribes de quelques «habile». Les yeux du sociologue traduisent son déarroi et laissent deviner, derrière le calme apparent de son visage, une formidable rage intérieure : à la télé, Bourdieu, le non-médiatique, n'a aucune chance de se faire entendre. Il s'en explique plus tard avec amusement, perceant dans sa débâcle ce jour-là la meilleure confirmation de ses analyses publiées dans *Sur la télévision* (2). Rebut sur image. La caméra de Carles a de la mémoire, et nous revisionnons la

Ces savoureux arrêts sur image d'«Arrêt sur images» dévoile l'«imposture» de l'honnête, du respectable «ami» Schneidermann.

fameuse émission «la Marche du siècle» de décembre 1995, que tentait d'évoquer Bourdieu dans «Arrêt sur images». On y voit les va-et-vient de la caméra entre les

studios où pullulent les experts et les politiques, et les dépôts de la SNCF où quelques cheminots devaient près d'un brasero. On mesure la différence : les invités maquillés et poussant leurs phrases avec fluidité comme autant de pièces sur un échiquier qu'ils maîtrisent. Et, en face, des cheminots qui trébuchent sur les

mots, pestent intérieurement de ne pas savoir exprimer leur pensée. Et Cavada apostrophe joyeusement les revendicateurs : «Mais alors que proposez-vous ? C'est facile de critiquer ! Allez-y, on vous écoute, vous avez trente secondes !» Jamais peut-être la farce audiovisuelle n'a été aussi prestement démontée.

Si Schneidermann n'a pas voulu inviter Bourdieu tout seul, comme il l'a fait avec Messier, il n'a jamais évoqué ce «vermisseau» de Pierre Carles à «Arrêt sur images». Il s'en explique dans son livre : «Pierre Carles utilise l'arme de la télévision pour se livrer à la charlatanerie ordinaire de la télé : montrant en prétendant

démontrer.» Et pan, sur le bec ! Fin de la démonstration. On passe à un registre carrément délirant : Pierre Carles propose à Daniel Schneidermann de consulter un psychanalyste pour l'aider à comprendre ce qui lui est arrivé. L'homme refuse, évidemment. Et Carles de s'allonger, à sa place (dernier témoignage d'amitié ?), sur le divan du psy avec une caméra-moniteur sur le ventre. Il lui montre des images d'«Arrêt sur images», demandant à l'analyste d'interpréter le comportement de Schneidermann. La scène est carrément foldingue, le psy malicieux, bouffarde en bataille, nous assurant que dans «vraiment», le vrai ment et que dans «sincèrement», le sincère itou, avant d'interpeller Carles sur ses propres sentiments... Un arrêt sur image d'«Arrêt sur images». Avant même que l'on ait compris l'allégorie, le film se finit dans cet artifice joyeux.

Soyez attentifs : *Enfin pris* risque de disparaître des écrans avant l'hiver. Et il est peu probable que la télévision le programme un jour... ■ Ph.C.

Enfin pris : sortie le 2 octobre, à Paris et dans une vingtaine de salles de province.

(1) Du journalisme après Bourdieu, Fayard, 1999, 7,5 €.

(2) Raisons d'agir, 4,57 €.



CINÉ

PIERRE CARLES SE SOIGNE

« Comment quelqu'un d'aussi intelligent a-t-il pu retourner sa veste d'une façon aussi magistrale ? » Telle est la question que se pose Pierre Carles dans « Enfin pris ? », son dernier film à la guest-star improbable: Daniel Schneidermann, journaliste au « Monde » et, surtout, animateur d'« Arrêt sur images », l'émission du petit écran qui critique le petit écran. Pierre Carles, souvenez-vous, c'était la teigne cathodique, proche de Bourdieu, qui épinglait, dans



« Pas vu pas pris », tous les méchants animateurs de télé qui copinaient avec les milieux d'affaires et concoctaient des interviews bidon. C'était franchement marrant et gonflé, mais, du coup, on finissait par avoir pitié du kamikaze devenu tricard sur toutes les chaînes. Dans « Enfin pris ? », Schneidermann dégomme Serge July chez Pivot avant de servir la soupe, dans son émission, à Jean-Marie Messier. Carles s'interroge sur le parcours de son ex-pote, et se questionne tellement

qu'il finit sur le divan du psy. « Enfin pris ? » est la cure de désintoxication décapante d'un type qui, après avoir craché dans la soupe télévisuelle, décide d'y goûter. Son autodérision lui fait honneur.

CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

■ « Enfin pris ? », de Pierre Carles.

Avec lui-même, Jean-Paul Aribat, Pierre Bourdieu et Daniel Schneidermann.

Pierre Carles l'indésirable

David Fauconnier

LES DÉBATS sur le pouvoir, la manipulation et la censure à la télévision ne datent pas d'aujourd'hui. A coup d'analyses et d'arguments plus ou moins lumineux, les connaisseurs des médias audiovisuels veillent depuis des années à éclairer la lanterne de l'opinion. Le réalisateur Pierre Carles n'a pas cette possibilité. A Paris, son dernier film *Enfin pris ?* n'est visible que dans une salle de cinéma. « Mes longs-métrages sont non seulement interdits d'antenne sur les chaînes hertziennes, mais même les chaînes du câble les refusent à la diffusion ou à la coproduction », précise le banni de la télé.

Cette défiance des médias s'explique peut-être par son expérience du petit écran. Tout au long des années 90, les fans de Bernard Rapp et Christophe Dechavanne ont pu découvrir les chroniques humoristiques de Pierre Carles sur les plateaux de *L'assiette anglaise* et de *Ciel mon mardi*. Sa caméra indiscreète révèle déjà son insolence. L'impertinent ne se contente pas de montrer au grand jour la chaleureuse complicité entre le pouvoir politique et les médias. Il décortique, magnétoscope à l'appui, les incohérences et les commentaires ineptes diffusés dans certaines émissions. Mais utiliser son temps d'antenne pour tourner en dérision la télévision n'est pas du goût de ses employeurs. Pierre Carles devient indésirable.

Qu'à cela ne tienne. Ce qu'il ne peut exprimer à la télé, il le montrera au cinéma. *Enfin pris ?* s'apparente à un règlement de comptes personnel. Le paria des médias a choisi une nouvelle cible en la personne de Daniel Schneidermann, chroniqueur

au journal *Le Monde* et présentateur de l'émission *Arrêt sur images*. Dans une conversation téléphonique qui constitue le fil conducteur du documentaire, il propose à l'animateur de France 5 d'organiser une émission « carte blanche » consacrée à Pierre Bourdieu. Le sociologue en serait l'unique invité. Refus de Daniel Schneidermann. Pour lui, « un débat contradictoire est une condition non négociable ». Le documentariste réfute ce motif en s'appuyant sur les images d'un « spécial Jean-Marie Messier ». Seul sur le plateau d'*Arrêt sur images*, l'expat de Vivendi s'exprime à sa guise.

Au-delà de cette querelle de journalistes, le documentaire aborde aussi des questions de fond. Pierre Bourdieu, Serge Halimi et Noam Chomsky témoignent tous de la difficulté à pouvoir développer une réflexion critique à la télévision.

Mais le trublion du PAF ne peut rester sérieux trop longtemps. Dans une séquence finale hilarante, il s'exhibe sur le divan d'un psy drolatique. Histoire de mieux comprendre les motivations inconscientes de Daniel Schneidermann... et peut-être les siennes.

● Daniel Schneidermann n'a pas souhaité répondre directement aux critiques de Pierre Carles. Ce midi, à la fin de son émission (12 h 30, France 5), il annoncera la sortie d'*Enfin pris ?* le 2 octobre, « un film consacré à *Arrêt sur images* et à moi-même, très critique sur nous. Mais après tout, que les critiques soient aussi critiqués, il fallait bien que ça arrive un jour ».

Enfin pris ?, de Pierre Carles. Avec Pierre Bourdieu, Serge Halimi, Daniel Schneidermann. 1 h 33. Sortie le 2 octobre.



Enfin pris ?

France • De et avec Pierre Carles • Avec aussi Daniel Schneidermann, Jean-Paul Abribat, Pierre Bourdieu... • Durée : 1 h 33 • Sortie : 2 octobre

A l'origine de ce nouvel énervement de l'empêcheur de se contredire tranquille qu'est Pierre Carles, se trouve un numéro d'«Arrêt sur images», l'émission de France 5. Pierre Bourdieu – dont on connaît l'admiration du réalisateur pour l'homme et son œuvre – fit les frais d'un déséquilibre patent des forces en place, et ne put mener à bien ses démonstrations. Dès lors, la question se pose : dans quelle limite peut-on critiquer la télé à la télé ? Et Daniel Schneidermann, producteur d'«Arrêt sur images», tient-il réellement ses engagements de tout dévoiler ? Fidèle à sa méthode du couper-coller, Pierre Carles nous démontre en gros que non. Mais alors que tout cela file droit sur l'autoroute toujours aussi brillante mais un peu vaine de "pourchasseur d'éthique perdue", le film opère un virage salvateur : rêvant de faire psychanalyser Schneidermann, Carles est obligé de prendre sa place sur le divan. En découle une séquence à la fois hilarante et pleine de vérités enfouies, qui offre au film un contrepoint final d'une franchise inattendue. *Xavier Leherpeur*

Pas très cathodique



Enfin pris ? ★★★

Documentaire

*De et avec Pierre Carles,
Jean-Paul Aribat, Pierre Bourdieu.*

Caméra au poing, Pierre Carles s'emploie, film après film, à mettre le feu aux entrepôts où ses contemporains stockent leurs réserves de bonne conscience. Il s'en prend cette fois-ci à Daniel Schneidermann, animateur de l'émission « Arrêt sur images », dont l'ambition est de prouver que la télévision peut se critiquer elle-même. Pierre Carles démolit cette illusion, mêlant habilement le documentaire et quelques séquences à la limite de la fiction. La force de son film est d'être très drôle. L'humour est une grenade quadrillée. ■

S. I.

enfin pris ?

un film de Pierre Carles

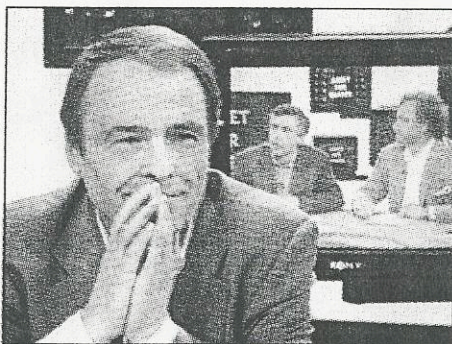
Midi Libre

DOCUMENTAIRE ► A l'assaut de la télé

L'art du pamphlet « soft »

ENFIN PRIS ? - Film français de Pierre Carles avec Jean-Paul Abribat, Pierre Bourdieu et Daniel Schneidermann. 1 h 33.

Pierre Bourdieu.



Le calme, la gentillesse, le respect de l'autre, l'entêtement honnête, le goût de retrouver le bonheur de poser de vraies questions : telles sont les armes finalement de Pierre Carles, notre Michael Moore à nous qui, avec ce nouveau brûlot à retardement rentre à la télévision par la fenêtre après s'en être fait plusieurs fois sortir par la petite porte. Son fil rouge, la carrière de Daniel Schneidermann, critique télé au *Monde* qui un beau jour (ou vilain jour) passa donc de l'autre côté pour animer l'émission "Arrêt sur l'image", censée être une sorte de poste avancé de l'autocritique télévisuelle. Que reste-t-il des exigences critiques d'une belle et bonne plu-

me de la presse écrite après quelques années de plateau, la télévision peut-elle se critiquer elle-même, et au-delà de cette question - on le comprend très bien avec les moments accordés à feu Pierre Bourdieu - que peut-elle nous dire vraiment, cette télévision où il faut faire court et simple pour être compris de tous, de la vérité, des vérités ? Achievé dans une hilarante confrontation avec un psychanalyste sorti tout droit d'une bédé, un film à la fois grave et très drôle pour alimenter, de façon libre et contradictoire le débat sur le flux des images et des mots que subit l'homme « moderne », et qui régénère de façon épatante le mode du récit documentaire. J.-F. B.

«... telles sont les armes de Pierre Carles, notre Michael Moore à nous...»

Le Républicain Lorrain

«... Cela sent forcément la poudre. Mais il est des odeurs de poudre que l'on aime à respirer, notamment pour la célébration de l'honnêteté intellectuelle. A voir !

LA PROVENCE

«... La fin est à la fois hilarante et éclairante...»

«... Le petit écran attaqué par le grand, en douceur mais profondeur : quelle chaîne osera acheter ce joli brûlot pour le diffuser en prime-time ?...»

LA VOIX DU NORD

HEBDO LOISIRS TOULOUSE Enfin pris ? est un film follement drôle mais c'est aussi un film follement grave sur la politique, l'engagement et le triste état de notre démocratie... »

Brûlot iconoclaste

Pierre Carles, entre critique et autocritique

Enfin pris ? ★★★★★

La télévision peut-elle se critiquer elle-même ? Pour Pierre Carles, la réponse est non. Et il le prouve dans ce film qui reçut un très chaleureux accueil lors des Etats généraux du documentaire de Lussas. Avec ce nouveau pamphlet, l'impertinent réalisateur continue son investigation sur l'illusion de la transparence que tente d'imposer la télévision. Un travail débuté avec *Pas vu, pas pris*, documentaire où il osait dénoncer les connivences entre les journalistes et les hommes politiques.

Car rien n'énervait plus Pierre Carles que de voir la télé se poser en donneuse de leçon. C'est pourquoi il prend cette fois comme ob-

jet d'expérience, le magazine *Arrêt sur image* de Daniel Schneidermann, personnage qu'il connaît bien pour avoir travaillé avec lui quelques temps.

Sans remettre en cause l'intérêt de cette émission, il en dévoile ses limites et ses contradictions, décortique minutieusement et intelligemment les mécanismes qui, sur le petit écran, dilue l'esprit critique.

Fausse transparence

Preuve en images à l'appui, il montre comment ce média dénature les débats et finit par « limiter le propos à des lieux communs ».

A ce titre, le discours de Serge Halimi sur le simulacre de démocratie que re-

présentent les débats télévisés, est on ne peut plus approprié dans le film. Images dérobées (les préparatifs d'*Arrêt sur image* avec Jean-Marie Messier) et conversations enregistrées, la méthode Pierre Carles ne change guère. Attaqué sur ce sujet, l'intéressé a une parade infaillible : « *J'utilise les mêmes méthodes que les journalistes, je m'attaque à des personnages publics qui ont beaucoup de moyens pour se défendre et les conversations que je diffuse concernent uniquement le travail. Si ce n'est pas légal, j'estime que c'est légitime.* »

Et d'entrouvrir vraiment les coulisses pour révéler le jeu dangereux auquel se livre la télé en faisant croire

qu'elle nous montre tout. En trahissant ainsi la confiance des spectateurs et des citoyens, c'est un danger plus grand qu'elle fabrique : celui d'alimenter la thèse du complot et du « tous menteurs » dont certains politiciens ont fait leur fond de commerce.

Mais au delà d'être un témoignage essentiel, ce documentaire cultive aussi la dérision et son auteur ne se départit jamais d'un certain humour pour faire passer la pilule. Témoin la désopilante séance finale de psychanalyse, au cours de laquelle Pierre Carles fait son auto-critique de manière très fine. En espérant sans doute faire des émules parmi certains journalistes.

Gi. D.



11/66

Presse Régionale

T.M. : 71.955 ex.

☎ : 01 40 89 82 82

L.M. : 297.500

l'indépendant

jeudi 31 octobre 2002

Pierre Carles rejoue les justiciers de la télévision

Le réalisateur qui pourfend le PAF depuis quelques années revient sur les écrans avec "Enfin pris ?", un film où il s'attaque en particulier à Daniel Schneidermann. Rencontre avec un agitateur d'idées.

Après l'étonnant succès de *Pas vu pas pris*, qui traitait des relations du pouvoir avec les médias, Pierre Carles nous propose une réflexion sur *Arrêt sur images*, l'émission qui se targue de donner du sens aux images, de les juger, de les jauger, de les décrypter.

De passage hier à Perpignan pour présenter *Enfin Pris ?*, Pierre Carles répondait à nos questions.

Quelle est l'idée générale de ce dernier film ?

Ce qui apparaît dans le film, c'est que les journalistes de télévision ont le pouvoir de donner ou pas la parole aux gens, donc de donner la possibilité d'être entendu. Dans *Enfin Pris ?*, Daniel Schneidermann reprend le rôle de Carl Zéro, celui qui vient dire que les choses ont changé, qu'on peut parler différemment de la télévision, alors qu'il s'opère juste un déplacement, la censure a pris une autre forme, en apparence c'est mieux, on nous fait croire que l'on peut enfin critiquer la télévision.

Que reprochez-vous à Daniel Schneidermann ?

Il est entièrement responsable du dispositif qu'il met en place dans son émission. Il a le pouvoir de donner la parole à des gens qui ne l'ont pas, peu visibles dans les médias. Le cirage de pompe est le boulot de certains comme Drucker, mais lorsque Schneidermann, qui est journaliste, fait preuve, par exemple, d'une telle complaisance envers Jean-Marie Messier, il y a tromperie sur la marchandise.

Ne peut-on pas se passer de la télévision ?

La télé est omniprésente, la télé c'est comme l'air que l'on respire, même si on ne s'y intéresse pas, elle s'impose à nous. La télévision habitue les gens à attendre de l'autre ce qu'il faut faire ou penser. Elle nous place en situation de dépendance, elle produit des prophètes qui forment l'opinion générale.

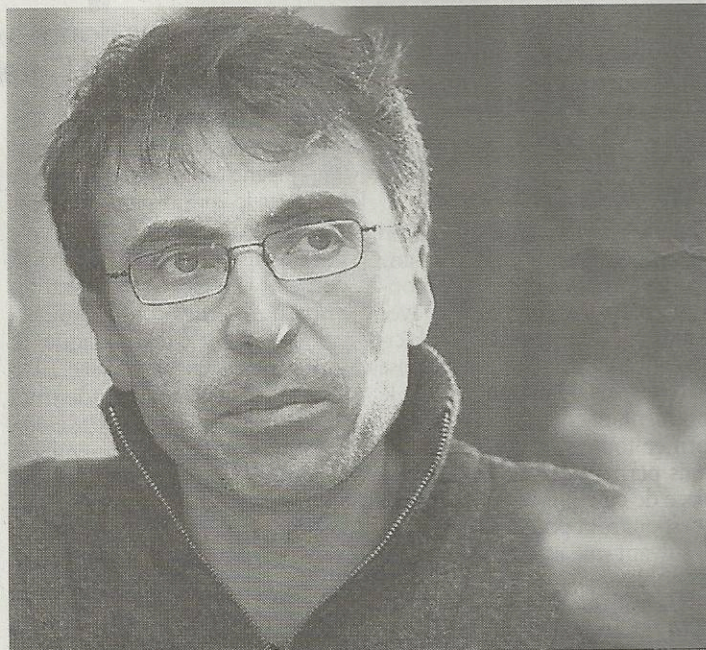
En quoi vous différenciez-vous des productions télévisuelles ?

Je n'ai pas de solution, je me contente de poser des questions, en tant que réalisateur, on n'a pas à proposer des solutions... Je livre des éléments factuels, il n'y a aucun jugement moral dans mon film. Je suis un passeur. La plupart des journalistes de télévision refusent de jouer simplement ce rôle qui est pourtant le leur. Il me semble que mon travail demande une participation du spectateur, contrairement à la télévision qui place les gens dans un état de passivité.

Vous avez débuté avec Schneidermann, pourquoi n'avez-vous pas eu le même parcours ?

Ce n'est pas par panache en tout cas, c'est certainement parce que dans le contre pouvoir j'ai trouvé d'autres gratifications, la liberté totale dans le travail, le fait d'avoir du public dans les salles. Je suis un peu le traître de l'univers que je dépeins. Ce n'est pas qu'une vengeance, mais c'est aussi une vengeance. J'ai voulu venger Pierre Bourdieu.

Propos recueillis par
Jean-Michel Collet



Pierre Carles, qui dénonce la révérence au pouvoir. Photo Ph. Rouah

L'histoire d'un retournement de veste

■ Pierre Carles et Daniel Schneidermann ont travaillé ensemble, mais leurs chemins se sont éloignés à un tel point que le premier dénonce de façon saignante les comportements du second. L'insolent et impétueux jeune journaliste qu'était Schneidermann est devenu une icône du PAF.

Mais ce que dénonce surtout Pierre Carles, c'est la malhonnêteté intellectuelle qui consiste à faire croire que l'on fait une vraie critique de la télévision

tout en étant nourrit par elle.

Images d'archives, conversations téléphoniques, mise en scène, Pierre Carles démonte les mécanismes de l'émission "Arrêt sur images". En arrière plan de la critique, Pierre Carles s'interroge aussi sur sa position et sa propre démarche de justicier.

Et derrière tout cela, l'immense et tendre admiration pour le sociologue Pierre Bourdieu, une des "victimes" de Schneidermann.

J.M.C.

Enfin pris ?

de PIERRE CARLES

France, 2002. Documentaire. Sortie le 2 octobre.

Le sujet du nouveau pamphlet de Pierre Carles est encore plus maigre que celui de *Pas vu pas pris* (1998), qui demandait aux pontes de l'information télévisée pourquoi ils ne diffusaient pas une bande pirate attestant d'une connivence entre Mougeotte et Léotard. Ici, le propos consiste à prouver que Daniel Schneidermann, ancien collaborateur caustique de Carles, a « retourné sa veste » dans l'émission qu'il consacrait pourtant à l'analyse de la télévision. Pour étayer ses arguments, Carles utilise notamment des séquences tournées pour *La sociologie est un sport de combat* (2001), où il suivait Pierre Bourdieu à la trace. Mais il les asservit à son obsession : la quête des preuves d'une récupération de la marge par le système.

Pourtant, le point d'interrogation du titre marque une avancée par rapport aux méthodes de parano-investigation qu'on lui

connaît. S'il croit d'abord être « dedans et dehors » comme le sociologue idéal selon Bourdieu, Carles s'aperçoit qu'il est « dedans » jusqu'au cou. N'est-ce pas la même souffrance que découvrait Roland Barthes dans ses *Mythologies* en constatant que le critique, entre deux eaux, est fasciné par ce qu'il démythifie sans pouvoir savourer cet engouement coupable ? Tout cela devait finir sur un divan, juste retour d'une parole non plus hachée (celle des citations d'émissions exhibées comme signes de la mauvaise foi générale), mais interrompue au moment opportun. Devant un Pierre Carles candide, c'est le psychanalyste qui donne à l'entreprise la justification esthétique qu'on lui cherchait en vain : « Vous y avez trouvé plaisir »...

Reste que, au-delà de la question martelée, « la télé peut-elle critiquer la télé ? », l'effet de réduction qu'opère le cinéma envers le petit écran qu'il convoque nous fait nous demander ceci : « Le cinéma peut-il critiquer la télé ? » Il peut le faire, mais plus que du sport de combat, l'opération relève d'une séance de torture destinée à faire avouer son secret à Polichinelle.

Charlotte Garson



59/62/80

Presse Régionale
T.M. : 389.267 ex.☎: 03 20 78 40 40
L.M. : 1.362.440

LA VOIX DU NORD

mercredi 2 octobre 2002

Brulôt iconoclaste

Pierre Carles, entre critique et autocritique

Enfin pris ? ★★★★★

La télévision peut-elle se critiquer elle-même ? Pour Pierre Carles, la réponse est non. Et il le prouve dans ce film qui reçut un très chaleureux accueil lors des Etats généraux du documentaire de Lussas. Avec ce nouveau pamphlet, l'impertinent réalisateur continue son investigation sur l'illusion de la transparence que tente d'imposer la télévision. Un travail débuté avec *Pas vu, pas pris*, documentaire où il osait dénoncer les connivences entre les journalistes et les hommes politiques.

Car rien n'énervé plus Pierre Carles que de voir la télé se poser en donneuse de leçon. C'est pourquoi il prend cette fois comme ob-

jet d'expérience, le magazine *Arrêt sur image* de Daniel Schneidermann, personnage qu'il connaît bien pour avoir travaillé avec lui quelques temps.

Sans remettre en cause l'intérêt de cette émission, il en dévoile ses limites et ses contradictions, décortique minutieusement et intelligemment les mécanismes qui, sur le petit écran, dilue l'esprit critique.

Fausse transparence

Preuve en images à l'appui, il montre comment ce média dénature les débats et finit par « limiter le propos à des lieux communs ».

A ce titre, le discours de Serge Halimi sur le simulacre de démocratie que re-

présentent les débats télévisés, est on ne peut plus approprié dans le film. Images dérobées (les préparatifs d'*Arrêt sur image* avec Jean-Marie Messier) et conversations enregistrées, la méthode Pierre Carles ne change guère. Attaqué sur ce sujet, l'intéressé a une parade infaillible : « *J'utilise les mêmes méthodes que les journalistes, je m'attaque à des personnages publics qui ont beaucoup de moyens pour se défendre et les conversations que je diffuse concernent uniquement le travail. Si ce n'est pas légal, j'estime que c'est légitime.* »

Et d'entrouvrir vraiment les coulisses pour révéler le jeu dangereux auquel se livre la télé en faisant croire

qu'elle nous montre tout. En trahissant ainsi la confiance des spectateurs et des citoyens, c'est un danger plus grand qu'elle fabrique : celui d'alimenter la thèse du complot et du « tous menteurs » dont certains politiciens ont fait leur fond de commerce.

Mais au delà d'être un témoignage essentiel, ce documentaire cultive aussi la dérision et son auteur ne se départit jamais d'un certain humour pour faire passer la pilule. Témoin la désopilante séance finale de psychanalyse, au cours de laquelle Pierre Carles fait son auto-critique de manière très fine. En espérant sans doute faire des émules parmi certains journalistes

Gi. D.

Enfin pris ?

Voilà que le trublion Pierre Carles s'attaque à Daniel Schneidermann, pourtant l'animateur d'une des rares émissions regardables du PAF ! On a connu cible plus pertinente, et c'est donc à reculons qu'on va voir ce documentaire de combat... pour en ressortir conquis : avec cette vivacité et cette liberté d'allure qui n'appartiennent qu'à lui, Carles raconte les mésaventures de Pierre Bourdieu avec Schneidermann (invité à son émission, le sociologue s'est estimé piégé, a publié un article, auquel Schneidermann a répondu par un livre, puis l'homme de télé a réinvité

Bourdieu, lequel a posé ses conditions, qu'a refusées Schneidermann, etc.). Querelles dans un verre d'eau ? Certes, mais qui montrent à quelles limites se heurte toute critique de la télévision à la télévision. Dans un final drôlissime (une séance chez un psy d'anthologie), Carles met à nu les ressorts narcissiques, siens y compris, de toute cette histoire d'images et de gros ego...

C'est hilarant, roboratif, salutaire, et l'on rêve d'une télé qui accepterait de diffuser ce documentaire au souffle joyeusement libertaire. — **J.-L. P.**